

Conte-type 660

LES TROIS MÉDECINS

Aa. Th. *The three Doctors.*

Version du Lyonnais (légèrement abrégée). — T. g.

Il y avait une femme malade. On alla chercher trois médecins pour la guérir ; mais ils ne purent la guérir, et la femme mourut.

Les trois médecins se sont retirés dans un hôtel et se sont dit :

— Il nous faut faire une opération entre nous autres.

L'un répondit :

— Attends, je m'en vais faire la mienne.

— Et que veux-tu faire ?

— Je m'en vais m'arracher mes deux yeux. Et toi ?

— Je m'en vais couper ma langue. Et toi ?

— Je m'en vais couper une de mes mains. Il faut nous faire donner un plat par l'hôtesse, et nous mettrons tout dans ce plat. Demain le matin quand nous nous lèverons, nous tournerons placer nos membres.

On remet ça à l'hôtesse. On lui dit :

— Il vous faut bien le retirer. Demain le matin, quand nous nous lèverons, nous en aurons besoin pour remettre nos membres.

L'hôtesse répondit :

— Ça ne risque rien.

Cependant le chat vint, et mangea tout ! Les yeux, la main et la langue ! Quand la servante s'en aperçut, elle dit :

— Oh ! mon Dieu, ces médecins nous ont dit de bien retirer le plat et le chat a tout mangé, a mangé les yeux, la main et la langue. Que ferons-nous ?

CONTE-TYPE 660

— Faut pas se tant chagriner, dit sa maîtresse, faut prendre les yeux du chat, lui arracher ses deux yeux, nous les mettrons dans le plat. Mais la langue, où la prendrons-nous ?

— Nous trouverons bien une langue, faut aller couper la langue du cochon, nous la mettrons dans le plat.

— Et la main où la prendrons-nous ?

Un petit enfant dit :

— Hier un homme est mort dans notre maison.

— Il faut aller lui couper une main, dit l'hôtesse, nous la mettrons dans le plat.

Quand les médecins se sont levés, la servante a pris le plat :

— Voilà vos affaires, mes amis.

Quand ils eurent pris l'un sa langue, l'autre sa main, l'autre ses yeux, ils ont encore bu une bouteille, puis se sont séparés.

Au bout d'un an, ils ont tourné passer dans ce lieu et ils sont venus à parler tous les trois. L'un a dit :

— Et ta main ?

— Ah, ma main, je me repens bien de l'avoir coupée.

Quand je passe dans un endroit où il y a quelqu'un, toujours ma main veut aller le voler — mais je me retiens ! Et toi, comment te trouves-tu de ta langue ?

— Ma foi, ma langue, mon ami, toujours elle m'entraîne vers toutes les malpropretés, j'ai envie de les manger — mais je me retiens ! Ah j'ai eu du malheur de me la couper, je ne ferais plus jamais chose pareille. Et toi ?

— Moi, de mes yeux j'y vois autant la nuit que le jour.

— Eh, tu es bien plus heureux que nous, moi dont la main veut toujours voler !

— ... et moi, dont la langue va vers les bouses dans les chemins !

Contée par Nannette Lévesque, le 13 juillet 1875, à Fraisse près Firminy (Loire). — Ms V. SMITH, *Velay et Forez*, II, 287-289.

ÉLÉMENTS DU CONTE

I. *Les parties enlevées...*

A : Trois (deux) médecins, pour se prouver leur savoir, décident de s'enlever à soi-même, puis de se remettre le lendemain matin ; A 1 :

LE CONTE POPULAIRE FRANÇAIS

le bras).

un ceil (ou les deux) ; A 2 : le cœur ; A 3 : les tripes ; A 4 : la main
(ou B : Ils déposent les parties enlevées dans un plat ; B 1 : qu'ils
font à l'hôtesse. Con,

II. ... *et remises*.

A : Par suite de l'inadvertance de la servante ; A 1 : les parties
enlevées sont mangées par un chat ; A 2 : *id.* par un chien (des chiens).

B : La servante met à la place ; B 1 : les hôtes mettent à la place ;
B 2 : un ceil (des yeux) de chat, un cœur (des tripes) de cochon, et la main
(le bras) d'un voleur ; B 3 : pendu au gibet voisin.

C : Les médecins se remettent l'un chacun ce qu'il croit être à lui,
sans s'apercevoir de quoi que ce soit.

III. *Les conséquences*.

A : Se retrouvant quelque temps après, ils se content leurs misères :
la main veut voler, le cœur (les tripes) veut (veulent) fouiller et manger
les ordures, l'oeil (les yeux) voit (voient) la nuit ; A 1 : et veut (veulent)
courir après les rats.

B : Ils se doutent de ce qui est arrivé ; B 1 : et se vengent.

LISTE DES VERSIONS

1. MS MILLIEN-DELARUE, Ven. A = MILLIEN-DELARUE, C. Niv.,
p. 199-201, n° 22. T. g. — I. A, A 4, A 3, A 1, B. — II. A, A 2, B 1,
B 2, B 3, C. — III. A, A 1.

2. ID., *ib.* Vers. B. *Les deux médecins*. — I. A, A 1, A 4, B, B 1.
— II. A, A 2, B 1, B 2 (seulement oeil et bras), B 3, C. — III. A, A 1, B.

3. ID., *ib.* Vers. C. T. g. — I. A, A 1, A 3, A 4, B. — II. A 2, B 1,
B 2, C. — III. A.

4. ID., *ib.* Vers. D. T. g. (Inc. en ce qui concerne l'oeil arraché). —
I. A, A 4, A 1, A 2 (qu'ils enveloppent chacun dans sa serviette). — II.
A, A 1, A 2, B, B 2, B 3. — III. A.

5. SÉBILLOT, C. *landes et grèves*, XXI, 202-205. *Les trois docteurs*.
— I. A, A 1, A 2, A 4, B. — II. A, A 1, B, B 2, C. — III. A, B, B 1 (en
prenant les trois parties sur la servante !, aussi l'un devient-il bavard comme
une femme).

6 Ms Smrni, *Velay et Forez*, II, 287-289. T. g. — Est la vers.
type reproduite ci-dessus.

566

CONTE-TYPE 660

a) Ms MUS. NAT. *Ottawa*.

- Coll. M. Barbeau, n° 87. *Les trois voleurs* (au lieu de méde-
cins). Québec, 1916.

- ROY 241 (17). *Les trois docteurs*. Québec, 1959.

b) MS ARCH. F.L. *Québec*. — 6 vers.

**

Nous empruntons les commentaires de ce type (1) à Paul Delarue
(2) : « Ce conte n'est représenté dans le reste de l'Europe que par quel-
ques versions éparses en Allemagne, Flandre, Danemark, Suède, Russie,
Estonie, Finlande, Hongrie, Irlande. La plus ancienne version connue est
celle des *Gesta romanorum* qui se retrouve dans la traduction française
Le Violier des histoires romaines (n° 74, p. 186, de la réédition de 1858) :
... pris sur une chèvre, ...« toujours aux arbres regarde ».

Hans Sachs a traité un thème semblable dans un *Meisterlied* et dans
un poème sur un proverbe : *Le paysan à l'estomac de truie* (n° 184, I, 530
et n° 386, IV, 227 de *Sämtliche Fabeln und Schwänke*, éd. Goetze).

Les *Relations des Jésuites de la Nouvelle France* (1642) rapportent
une anecdote qui rappelle la facétie de Hans Sachs : Un homme qui a
perdu l'oeil veut mettre à la place un ceil d'aigle qui se trouve trop petit,
celui d'une tortue qui lui rend la vue trouble, celui d'un plongeon qui lui
fait voir les poissons et le fond du lac si éloignés qu'ils lui donnent le
vertige ; il prend alors celui de son chien qui fait voir convenablement.
(Citée par Sébillot, *RTP IX*, 1905, p. 376). »

(1) THOMPSON, *The folktale*, p. 82.

(2) MILLIEN-DELARUE, C. Niv., p. 292-293.